



La dette de l'Amérique envers la Nouvelle-France

Aegidius Fauteux, D. ès L., M.S.R.C.

Numéro 4, 1939

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1078892ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1078892ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fauteux, A. (1939). La dette de l'Amérique envers la Nouvelle-France. *Les Cahiers des Dix*, (4), 11–36. <https://doi.org/10.7202/1078892ar>

La dette de l'Amérique

envers la Nouvelle-France

Par AEGIDIUS FAUTEUX, D. ÈS L., M.S.R.C.

Après trois cents ans d'existence tout au plus, les Etats-Unis sont devenus une des grandes puissances du monde, la plus grande peut-être. Il ne faut pas s'étonner que le peuple qui les habite en soit si fier et le proclame si haut. Mais l'on peut se demander si, pendant longtemps, il n'a pas été surtout ébloui par ses succès matériels immédiats, l'on peut se demander si, trop occupé d'aller toujours de l'avant, il ne manquait pas un peu de ce sens pourtant si nécessaire aux nations, le sens du passé. Sans doute, l'on communiait depuis longtemps avec un magnifique ensemble dans le souvenir de Georges Washington, mais la masse ne semblait pas soupçonner qu'il eût existé quelque chose avant la Révolution de 1775, le berceau de la République. Quelque immense qu'ait été le rôle joué dans l'évolution des Etats-Unis par cet événement d'importance souveraine, c'était pourtant encore plus loin qu'il fallait remonter pour atteindre aux sources profondes du merveilleux progrès américain. Fort heureusement le temps semble avoir donné enfin plus de cohésion aux millions de cellules d'origines disparates qui forment l'armature vivante de la grande république voisine et dont l'agglomération chaotique avait d'abord un peu inquiété les observateurs. Après avoir passé par le creuset des générations, ce qui était le plus étonnant amalgame de races qu'on eût peut-être jamais vu, a fini par se fondre en un tout harmonieux et par atteindre à l'unité nationale véritable. Aux aspirations si diverses et parfois contradictoires que chaque immigrant

avait apportées avec lui de son coin de terre natal, s'est à la longue substitué un idéal commun. Tous n'ont plus que les Etats-Unis pour patrie et rien de ce qui appartient à cette même patrie ne peut plus leur être étranger, pas plus son passé que son présent, l'un et l'autre faisant également partie de leur patrimoine. De cet état d'âme nouveau nous ne voulons d'autre preuve que l'intérêt toujours croissant qui se manifeste chez nos voisins pour les choses et pour les gens d'autrefois. Depuis quelques années surtout ils se sont plu à commémorer avec un éclat inaccoutumé quelques-uns des événements les plus remarquables qui ont marqué les étapes successives de leur civilisation, avant même la fatidique révolution des treize colonies. C'est du plus heureux augure, car, en revivant ainsi pieusement leur histoire et en y puisant comme un viatique nouveau, rien ne leur permettra mieux de poursuivre avec une force renouvelée et une décision plus ferme encore leur marche glorieuse vers l'avenir.

En ce moment donc où nos sympathiques voisins, les Américains, s'ingénient sincèrement à projeter de plus en plus de lumière sur tous les aspects à la fois de leur histoire, l'occasion nous semble propice d'en signaler un en particulier que, même dans le présent renouveau du sentiment historique, ils n'ont pas toujours suffisamment considéré, quoique la plus élémentaire justice leur eût recommandé de s'en mieux souvenir. Je veux parler du rôle joué par la valeur et par la vertu françaises dans l'édification même de la civilisation américaine. Ce rôle est plus considérable et plus important qu'on ne le pense généralement et nous voudrions l'étudier au moins sommairement dans les quelques pages qui vont suivre. Ce ne sera diminuer en rien le mérite des fondateurs immédiats de la grande nation d'aujourd'hui, qui ont pu recueillir de devanciers d'une autre race un premier et précieux héritage, mais qui ne l'en ont pas moins marqué définitivement à leur propre empreinte, après l'avoir fortifié et immensément agrandi.

On ne se souvient peut-être pas assez que c'est la civilisation française qui a pavé la voie sur ce continent à la civilisation américai-

ne et qui a, jusqu'à un certain point, rendu possible l'établissement de la grande fédération des Etats-Unis.

N'est-ce pas, en effet, Jacques Cartier, l'envoyé de François Ier, qui, véritablement le premier, a ouvert à l'Amérique du Nord les portes de son prodigieux avenir? Avant lui, Christophe Colomb n'avait en somme découvert que des îles, Sébastien Cabot n'avait fait qu'entrevoir à travers une brume indécise les côtes de Terre-Neuve, Ponce de Léon ne s'était arrêté qu'un court temps aux bords de la Floride en quête de la mystérieuse fontaine de Jouvence, et Verrazano lui-même s'était déjà cru dans l'océan Indien pour avoir simplement mouillé dans la baie de Chesapeake. Le navigateur de Saint-Malo eut le premier la témérité et la hardiesse de pénétrer jusque dans l'intérieur du continent encore inconnu; le premier, il en prit véritablement possession, non seulement au nom de la France, mais au nom du monde moderne. S'avancant dans le Saint-Laurent sur presque un tiers de la distance qu'il avait déjà franchie à travers l'Atlantique, il ne s'arrêta qu'au pied du Mont-Royal, et la même bourgade, au milieu de laquelle il planta ce jour-là le drapeau de son roi, devait devenir le point de départ du développement de toute cette immense vallée du Mississippi qui, des Grands Lacs jusqu'au golfe du Mexique, forme aujourd'hui l'ossature principale des Etats-Unis. Du modeste brasier qui fut allumé sur les flancs du Mont-Royal en octobre 1535 et autour duquel devisèrent un moment Jacques Cartier et les Sauvages d'Hochelaga, a jailli la vivante étincelle qui, après s'être propagée graduellement de forêt en forêt, a fini par embraser l'Amérique du Nord toute entière et par en faire le phare gigantesque qui illumine aujourd'hui l'univers.

Sans doute, il fallut encore un peu plus d'un demi-siècle avant que la France s'avisât de mettre enfin à profit la découverte de Cartier et lorsque Champlain, ce nouvel Enée, ainsi que l'appelle Francis Parkman, construisit son "abitation" de Québec et jeta ainsi les fondements de ce qui devait être la Nouvelle-France, il y avait déjà trois ans que les colons anglais de la London Company avaient pris

ped sur les côtes de la Virginie. Cependant il n'en reste pas moins que, près d'un siècle après la plantation de Jamestown, après le débarquement des *Pilgrim Fathers* sur le rocher de Plymouth, et même après l'arrivée de la colonie hollandaise à New-Amsterdam, toutes ces colonies étrangères à la domination de la France n'occupaient encore que la frange extérieure de l'immense territoire aujourd'hui couvert par les Etats-Unis. C'est à peine si elles s'avançaient à quelques cents milles en dedans de la côte atlantique.

Mettant à part leur entreprise de la baie d'Hudson qui, elle-même, pendant un temps assez long, n'eut qu'une existence spasmodique, il ne nous semble pas que les colons anglo-saxons aient eu d'abord d'autre souci que de s'établir solidement aux divers endroits où ils étaient descendus. Apparemment satisfaits du territoire relativement étendu où évoluait à son aise leur population minime encore, ils ne songeaient pas à aller plus avant pour le seul plaisir de la découverte ou de l'aventure. Tout autre était le caractère de ces Français du Nord qui avaient suivi Champlain et qui avaient apporté de leur Bretagne ou de leur Normandie comme une soif atavique des vastes espaces. Incapables de résister à l'appel de l'inconnu, ils s'élançaient toujours plus avant à travers l'épaisseur de la forêt ou l'immensité de la plaine et, bravant tous les périls, la faim, la soif, la fatigue, le froid et jusqu'à la mort aux mains des féroces Indiens, ils en arrivèrent à se tailler un chemin jusqu'aux extrêmes limites du continent qui s'ouvrait devant eux. Peut-être en fin de compte furent-ils moins sages que leurs plus pratiques voisins de la Virginie et de la Nouvelle-Angleterre, mais comment ne pas admirer leur merveilleux courage et, surtout, comment ne pas leur en être reconnaissant lorsqu'on songe aux résultats obtenus pour nous, sinon pour eux-mêmes? C'était bien le sentiment de Henry-D. Thoreau, le sage de Walden, lorsque, il y a un peu plus d'un demi-siècle, il écrivait ces lignes:

« The English did not come to America from a mere love of adventure, nor to truck with or convert the Savages, nor to hold offices

under the Crown, as the French to a great extent did, but to live in earnest and with freedom. The latter overran a great extent of country, selling strong water, and collecting its furs, and converting its inhabitants, without improving it. First, went the *coureur des bois* with the *eau de vie*, then followed, if he did not precede, the heroic missionary with the *eau d'immortalité*. It was freedom to hunt and fish, and convert, not to work, that they sought... The New England youth, on the other hand, were never *coureurs des bois* nor *voyageurs*, but backwoodsmen and sailors rather. Of all nations the English undoubtedly have proved hitherto that they had the most business here.

« Yet I am not sure but I have most sympathy with that spirit of adventure which distinguished the French and Spaniards of those days and made them especially the explorers of the American continent, which so early carried the former to the Great Lakes and the Mississippi on the north, and the latter to the same river on the south. It was long before our frontiers reached their settlements in the West. So far as inland discovery was concerned, the adventurous spirit of the English was that of sailors who land but for a day, and their enterprise the enterprise of traders. »¹

Dans un parallèle qu'il a lui-même tracé des deux peuples anglais et français, en se plaçant toutefois sur un autre terrain, le grand historien, M. Thiers, est arrivé à des conclusions qui s'accordent merveilleusement avec celles de Henry-D. Thoreau et qui méritent, croyons-nous, d'en être rapprochées :

« Quand les historiens de l'avenir, écrit-il, voudront résumer l'histoire de l'Europe, ils s'arrêteront de préférence sur deux peuples : l'un sage, persévérant, presque toujours heureux dans ses entreprises ; l'autre impondéré, prompt aux entraînements irréfléchis, souvent malheureux. Croyez-m'en, les préférences de l'Histoire n'iront pas au peuple sage, de même que les sympathies de l'humanité se portent aujourd'hui vers Athènes plutôt que vers Lacédémone. »

1. H. D. Thoreau, *The Yankee in Canada*, Boston, 1866, p. 63.

Ce sont d'abord les missionnaires de l'Évangile, qui, pour le besoin même de leur ministère sacré, ont ouvert sur cette terre d'Amérique la route des explorations. Après Champlain lui-même, dont l'arrivée avait d'ailleurs précédé la leur de quelques années et qui dut à une nécessité politique plus encore qu'à l'esprit de découverte de sillonner dès 1609, avant tout autre blanc, le beau et grand lac qui porte encore son nom dans l'État de New-York, ils furent les premiers qui osèrent s'éloigner des centres d'habitation et s'enfoncer dans la forêt mystérieuse et profonde. Leur objet à eux n'était pas de conquérir des terres nouvelles, mais de conquérir des âmes. Armés de leur seul crucifix et forts de leur seul idéal, ils s'en allaient tout simplement devant eux à travers le vaste inconnu, sans se soucier du danger, sans se soucier même de la mort. Que ce fût vers le Midi ou vers le Septentrion, vers l'Orient ou vers l'Occident, ils marchaient du même pas ferme et assuré. On a de la peine à concevoir aujourd'hui que, sans aucun intérêt humain, sans le moindre attrait du lucre, et sans même la plus petite espérance de gloire, des hommes qui souvent avaient commencé par connaître une vie douce et raffinée au sein des cours ou de la société, aient ainsi délibérément choisi pour leur part la plus périlleuse, la plus ingrate et aussi la plus dure de toutes les existences. Comme champ d'apostolat en effet ils avaient tout un continent d'une étendue qu'ils ne pouvaient même pas mesurer et, de quelque côté qu'ils allassent, l'horizon fuyait indéfiniment devant eux. Et, pour couvrir des distances qui effraieraient même le touriste d'aujourd'hui avec ses routes idéales et ses confortables voitures, ils n'avaient que leurs pieds bien vite tuméfiés par la fatigue ou qu'une frêle embarcation fabriquée de l'écorce des bois. Il leur fallait s'avancer à travers un pays vierge couvert de forêts presque impénétrables et incessamment coupé de lacs et de rivières, et jamais ils ne pouvaient savoir si, en arrivant au bout de leur carrière, après des mois et des mois d'une marche extrêmement pénible tantôt sous l'ardeur d'un soleil torride, tantôt à travers les neiges et la rafale, ils n'avaient échappé jusque-là à la dent des bêtes ou au péril toujours

renouvelé des rapides meurtriers, que pour tomber finalement sous la hache du perfide et féroce Iroquois.

La lettre suivante qu'écrivait à un ami l'un de ces héroïques voyageurs en robe noire, le Père LeCaron, nous aidera peut-être à nous faire une idée des souffrances et des dangers que comportaient de semblables expéditions :

« Il serait difficile de vous dire la lassitude que j'ai soufferte, ayant été obligé d'avoir tout le long du jour l'aviron à la main et de ramer de toute ma force avec les Sauvages. J'ai marché plus de cent fois dans les rivières, sur des roches aiguës qui me coupaient les pieds, dans la fange, dans les bois, où je portais le canot, et mon petit équipage, afin d'éviter les rapides et les chutes d'eau épouvantables. Je ne vous dis rien du jeûne pénible qui nous désola, n'ayant qu'un peu de sagamité qui est une espèce de pulment composé d'eau et de farine de blé d'Inde, que l'on nous donnait soir et matin, en très petite quantité. Cependant il faut que je vous avoue que je ressentais au milieu de mes peines beaucoup de consolations. Car hélas! quand on voit un si grand nombre d'infidèles et qu'il ne tient qu'à une goutte d'eau pour les rendre enfants de Dieu, on ressent je ne sais quelle ardeur de travailler à leur conversion et d'y sacrifier son repos et sa vie. »²

Certes, ils furent des héros ces incomparables missionnaires qui savaient garder une telle sérénité en face de la faim et du froid, et jusqu'en face de la mort. Plus encore que le navigateur qui s'élance sur sa barque fragile à travers les flots tumultueux de la mer, ils avaient besoin d'un indomptable courage pour s'enfoncer au milieu des forêts d'un monde nouveau, mais pour barder leur coeur ils étaient munis d'un *aes triplex* incomparablement supérieur à celui dont parle le poète: la foi, l'espérance et la charité. C'est ce que n'a pas compris et ne pouvait malheureusement pas comprendre le grand historien américain, Francis Parkman, lorsque, tout en rendant à la grandeur d'âme des missionnaires jésuites un des plus beaux hommages qu'il

2. Leclercq, *Premier établissement de la foy*, I, p. 74.

était possible de rendre, il déplorait en même temps ce qu'il appelait la futilité de leur labeur.

Mais si les missionnaires, Récollets autant que Jésuites, en s'avancant toujours de plus en plus à travers des régions inconnues, visaient à toute autre chose qu'à agrandir le domaine territorial de la France, ils n'en étaient pas moins de fait des découvreurs. En même temps qu'ils servaient Dieu, ils n'en servaient pas moins admirablement leur roi. Ce sont eux qui ont ouvert la voie par où tant d'autres ensuite sont passés, c'est à eux que nous devons les prémices de cette civilisation dont nous nous flattons aujourd'hui. On peut même dire que c'est à leur école que se sont formés la plupart des grands explorateurs qui se sont plus tard illustrés. Pour achever de faire l'Amérique, ils n'ont eu qu'à marcher dans la trace de leurs pas et qu'à se modeler sur leur admirable courage. Joliet et La Salle, entre autres, ont reçu leur première éducation des Jésuites et c'est sans aucun doute à la leçon de leur exemple qu'ils doivent pour une large part d'avoir été les intrépides voyageurs que l'on sait.

Pendant longtemps d'ailleurs, toute exploration a dépendu en grande partie des ministres mêmes de l'Évangile, la plupart des Français, à cette époque encore toute pénétrée de foi, n'osant s'aventurer bien loin ou séjourner dans les profondeurs des bois de crainte d'être privé des secours de la religion. Nous ne connaissons rien de plus significatif à ce sujet que ce passage de la *Relation* de 1636 qui nous apprend que Jean Nicolet, après avoir hiverné chez les Nipissings, « ne s'en est retiré que pour mettre son salut en assurance par l'usage des sacrements. »

Les missionnaires furent d'abord conduits dans leurs courses apostoliques vers le pays des Hurons. C'est ainsi que le Récollet Le Caron y précédait déjà Champlain dès 1615. Il semble même, dans cette formidable et première randonnée, avoir atteint jusqu'aux bords lointains du lac Nipissing. Mais nous n'oublions pas que nous n'avons pour le moment à parler que de la pénétration française dans ce qui est aujourd'hui la République américaine.

De ce côté, la vaste province de New-York, à cause même de sa situation géographique, devait être naturellement la première à solliciter l'attention des missionnaires toujours en quête d'un champ nouveau à défricher, et ce fut en effet la première où, par leur glorieuse entremise, la France ait tenté de prendre pied afin de s'y établir à demeure. Il est vrai que, dès 1635, à peu près au moment où l'illustre père de la Nouvelle-France, Samuel de Champlain, achevait son dernier jour sur le rocher de Québec, le même Nicolet dont nous parlions tout à l'heure s'était rendu du premier coup jusqu'aux rives du lac Michigan et avait vu, au moins de loin, se dérouler devant ses yeux éblouis la plaine immense du Wisconsin, mais, quelque prodigieux qu'ait été, à une époque aussi reculée, ce voyage de près de quatre cents lieues à travers tant de dangers, il ne fut guère qu'un hardi sondage lancé dans l'inconnu et sans intention bien précise, et ses résultats durent se faire attendre près de trente ans encore. Vers 1646 au contraire, lorsque les Jésuites entrèrent dans la province de New-York, en y faisant entrer la France avec eux, c'était avec la ferme détermination d'y rester et d'en faire le domaine de leurs travaux, et, de fait, jusqu'au jour fatidique où le drapeau fleurdelisé, brisé dans une dernière bataille et pendant sur sa hampe, leur cessa sa protection nécessaire, rien ne les en put plus complètement déloger, ni les dangers, ni les persécutions, ni même le martyre.

La province de New-York a l'insigne honneur d'avoir eu pour premier évangéliste, pour pionnier, non seulement de la civilisation française, mais surtout de la civilisation chrétienne, Isaac Jogues, l'un des huit martyrs de l'Amérique du Nord que l'Eglise catholique a récemment élevés sur ses autels.

La première venue du Père Jogues en cette région prédestinée fut loin d'être glorieuse. Il y fut tout simplement traîné comme prisonnier au pays des Iroquois. C'était en 1642; il se rendait en Huronie lorsque, aux abords du lac Saint-Pierre, il tombe soudainement dans une embuscade. Les Sauvages le capturent avec son entourage et, après lui avoir fait remonter le Richelieu et traverser le lac Cham-

plain, ils le conduisent jusqu'à leur village de cabanes au fond du lac George. Il n'est pas mis à mort, comme les autres prisonniers qui l'accompagnent, mais on s'ingénie à le supplicier vivant. Monté sur une estrade improvisée, on le livre à la risée des femmes et des enfants, et surtout à leur cruauté barbare. Les uns lui arrachent la barbe et les cheveux, d'autres lui déchiquètent les muscles avec leurs ongles. Ceux-ci enfoncent des poinçons dans sa chair endolorie, ceux-là jettent sur ses plaies vives des charbons ardents ou des cendres brûlantes. Voici encore qu'un guerrier s'avance en ricanant et, du fil de son couteau, lui tranche net le pouce de la main gauche. Plus tard, après lui avoir infligé le cruel supplice de la bastonnade entre deux haies de Sauvages, on le suspend par les deux bras à deux poteaux avec des liens d'écorces et on recommence à le torturer de mille façons. Et ce douloureux martyr dura plusieurs mois pendant lesquels le Père Jogues, devenu un véritable objet d'horreur par l'état affreux de son corps, servait le jour de bête de somme aux Iroquois et couchait la nuit en plein air, exposé aux intempéries de toutes sortes. Et il a de plus la douleur de voir expirer à ses pieds son compagnon de labeur, le Frère René Goupil, abattu d'un coup de tomahawk au moment même où il traçait avec le doigt sur le front d'un enfant le signe rédempteur.

Le géant Jean de Brébeuf lui-même, qui a été pourtant si cruellement torturé, n'a pas connu de souffrances plus terribles, ni surtout aussi longues. En entendant le récit des propres lèvres du supplicié, Anne d'Autriche s'écriait avec raison : « Mais qui donc se mêle d'écrire pour nous des romans ? En fut-il jamais un plus beau que celui que vient de vivre cet homme et qui n'a pas été inventé ? »

Comment, à l'exemple de la reine de France, ne pas être saisi d'un immense respect et d'une admiration sans bornes devant cet humble missionnaire qui, non content de résister sans mourir à de semblables tortures, trouve encore au milieu de ses tourments assez de fermeté d'âme pour exercer son ministère et pour baptiser soixante-dix des enfants de ses propres bourreaux ? Comment aussi ne pas

frémir d'indignation devant la cruauté iroquoise, devant un raffinement de barbarie dont il y a bien peu d'autres exemples?

Un historien de Buffalo, M. W. Ketchum, est peut-être le seul, nous avons le regret de le constater, qui ait eu le triste courage de diminuer l'héroïque missionnaire et qui, obéissant à un malheureux préjugé, ait tenté, non pas peut-être de justifier, mais au moins d'excuser la férocité diabolique exercée par les Iroquois contre lui. Voici l'étonnante appréciation de M. Ketchum :

« The torture of Father Jogues in 1643 has been referred by some writers as evidence of the Iroquois cruelty, he being a Jesuit priest, a Missionary. But it should be remembered that he was taken in battle. He was found with weapons of war in his hands, fighting by the side of the Hurons... He had taken the sword and could expect nothing else but « to perish by the sword ». He had undertaken to act the warrior's part, could he expect to escape the warrior's fate? »

Il n'y a pas un seul document qui fasse seulement soupçonner que le Père Jogues, victime d'une embuscade, ait été pris les armes à la main ou ait fait acte de combattant. D'ailleurs, pour tout autre que des Iroquois, dont la férocité naturelle ne saurait plus être contestée, il n'aurait pas fallu tant de mois, ni même tant de jours, pour comprendre que le missionnaire, quoiqu'il eût été capturé au milieu d'ennemis, n'était pas un guerrier, mais uniquement et essentiellement un homme de paix. Aussi bien l'exquise douceur qui ne quittait jamais sa figure même au milieu des pires souffrances, que son geste qui ne cherchait jamais qu'à bénir, tout le démontrait dans sa conduite comme dans sa personne. Comment aussi M. Ketchum n'a-t-il pas réfléchi que si le Père Jogues a été le seul réservé par les Iroquois pour une torture plus longue et particulièrement cruelle, ç'a été plus vraisemblablement à cause de sa robe noire qu'à cause des armes qu'il aurait pu porter?

En 1643, le Père Jogues put s'évader du pays des Agniers avec l'aide des Hollandais d'Orange et gagner après de multiples dangers New-Amsterdam d'où il passa en Europe afin d'y refaire un peu de

ses forces épuisées. Mais les grands coeurs ne connaissent pas longtemps le repos et en 1644 il était déjà de retour à Québec.

Malgré la significative expérience qui venait d'être faite de la barbarie iroquoise, c'était encore l'intention des supérieurs jésuites d'établir coûte que coûte au milieu de ce peuple rebelle une mission permanente dans l'espoir de les amener graduellement à Dieu, et, pour en préparer les voies, ils ne crurent pas mieux choisir que le Père Jogues, qui ne venait que d'échapper, affreusement mutilé, des mains des futurs néophytes.

Cette fois le missionnaire, qui est attendu, est reçu avec ses compagnons de façon plus civile, mais, sous l'hypocrite courtoisie de la réception, il demêle sans peine que les coeurs au fond ne sont pas changés et, au retour, il ne le dissimule pas à ceux qui l'avaient envoyé. « Nous ouvrirons quand même la mission, lui dit son supérieur, et, devant Dieu, vous en êtes déjà chargé ». Pas un instant l'admirable apôtre n'hésite; il est convaincu qu'il s'en va au-devant de la mort, mais cela n'est pas pour effrayer un coeur que la charité du Christ embrase et qui a déjà sacrifié pour se vouer au salut des âmes biens terrestres, famille et patrie. La veille de son départ, il écrit à un ami de France: « J'irai et je ne reviendrai pas; *Ibo et non redibo.* » Il est vraiment difficile de rencontrer dans l'histoire une parole d'une simplicité plus émouvante et d'un héroïsme plus pur. Régulus retournant à Carthage s'offrir au supplice par obéissance à la foi jurée, ne fut certes pas aussi grand que cet humble prêtre retournant dans l'enfer de torture où il a déjà été plongé, et y retournant volontairement par pure obéissance à son serment d'apôtre. On sait trop comment le Père Jogues ne fut pas trompé dans son attente. A peine était-il arrivé au terme de son voyage qu'il tombait sous la hache d'un de ces mêmes Sauvages qu'il était venu convertir. Le lendemain, son coadjuteur, le Frère Jean de Lalonde, subissait le même sort. La tête des deux martyrs fut fixée sur une palissade face au chemin par où ils étaient venus et leur corps jeté dans la rivière avoisinante.

Une chapelle, dite de Notre-Dame-des-Martyrs et érigée à Auriesville, près d'Albany, commémore à bon droit le souvenir du Père Isaac Jogues, du Frère René Goupil et du Frère Jean de Lalande; elle rappelle au monde que le sang des trois premiers martyrs qui ont donné leur vie pour l'avènement de la civilisation chrétienne en ce continent de l'Amérique du Nord, a été bu par la terre privilégiée de l'Etat de New-York.

Ce ne fut que vers 1660 que les missionnaires purent reprendre leur oeuvre évangélistique dans cette région de New-York d'abord si rebelle et si fermée. Mais ils n'en continuèrent pas moins dans l'intervalle à arpenter les espaces et parfois à les semer de leurs cadavres sanglants. Ainsi en 1661 c'est le Père René Ménard dont on ne sait au juste s'il mourut simplement de misère ou s'il fut assassiné par les Sauvages dans les bois du Wisconsin où il avait retrouvé les traces de Jean Nicolet; en 1680, c'est le Récollet Gabriel de La Ribourde qui, après avoir accompagné Cavalier de La Salle, évangélise le pays des Illinois et y est finalement massacré par les Sauvages Kickapoos; en 1706, c'est encore un Récollet, le Père Nicolas-Benoit Constantin qui, dans son poste avancé du Détroit, reçoit la mort des mains des Outaouais; en la même année, c'est l'abbé Buisson de Saint-Cosme qui succombe de cinq coups de flèche après sept années dépensées à évangéliser les Tamarois et les Natchez; en 1724, c'est le Jésuite Sébastien Racle qui se dévoue depuis trente ans aux missions abénaquises dans les forêts du Maine et qui finit par tomber traîtreusement sous une volée de balles anglaises au moment même où il sort de prier dans son église; en 1729, c'est le Père Souel qui est tué par les Yazous dans la région de Missouri et, en 1736 enfin, puisqu'il faut s'arrêter, c'est le Père Senat dont la carrière d'apôtre est prématurément étouffée par les flammes d'un bûcher qu'allument les Chicachas.

Et nous n'en finirions pas si nous voulions nommer encore tous ceux qui, sans y laisser leur vie, ont épuisé leurs forces et ruiné leur santé à tous les points cardinaux de l'immense territoire améri-

cain. Moins d'un siècle après leur venue dans le Nouveau-Monde, les missionnaires avaient déjà pénétré à peu près partout, depuis les rivages glacés de la baie d'Hudson jusqu'aux ondes chaudes du golfe du Mexique, et depuis le Cap-Breton jusqu'aux contreforts des Montagnes-Rocheuses.

Parlant de la découverte de la vaste région qui est baignée par le Mississippi et ses innombrables affluents, l'historien Bancroft a écrit: « Not a cape was turned, not a river entered, but a Jesuit led the way. » Il n'y a pas de parole plus vraie si, à la place de Jésuite, l'on se contente de mettre tout simplement: missionnaire catholique. Depuis les Sulpiciens Galinée et Dollier de Casson jusqu'au Récollet Hennepin et au Jésuite Marquette, on est en droit de dire que les porte-parole de l'Évangile n'ont pas moins fait pour l'expansion du territoire américain que les plus grands explorateurs laïques à qui la gloire en est communément réservée.

C'est un témoignage que l'on ne refusera certainement pas par exemple au Père Marquette, l'immortel compagnon de Joliet. Selon leurs préférences, et l'on doit dire aussi selon leurs passions, quelques-uns s'attardent encore à rechercher auquel des deux voyageurs appartient la prépondérance du mérite dans cette fameuse expédition de 1673, qui aboutit à la découverte du Mississippi. N'est-ce pas vraiment se donner une peine inutile? Quoique l'on fasse, jamais l'on ne séparera le missionnaire jésuite du fils du forgeron québécois et la gloire de l'un ne diminuera jamais celle de l'autre. Joliet et Marquette ont eu part aux mêmes travaux et ils ont mérité d'être également à l'honneur. Ensemble ils contournèrent le détroit de Michillimackinac, pénétrèrent dans la rivière aux Renards, visitèrent les Mascoutins, les Kickapoos et les Miamis et débouchèrent enfin sur le grand fleuve si obstinément cherché. Quoique Joliet fut le chef officiel de l'expédition, qui pourra jamais dire tout ce qu'il a dû à l'expérience du missionnaire déjà rompu aux voyages lointains, à la sagesse de ses conseils, à sa remarquable connaissance des langues indiennes et même au réconfort de sa seule présence comme prêtre de

Dieu? C'est au Père Marquette d'ailleurs, Joliet ayant eu le malheur de perdre dans un naufrage ses notes personnelles, qu'il était réservé de faire connaître au monde par ses précieuses relations les résultats de la découverte commune.

A peine deux ans plus tard, épuisé par les fatigues et miné apparemment par la phtisie, Marquette s'éteignait sur les bords d'une petite rivière du Michigan, au sein même du désert qu'il avait rêvé de peupler de chrétiens. Il n'avait que trente-huit ans et la durée de son apostolat n'avait pas même été de dix ans. Mais il était de ceux dont on peut dire: *Consummatus in brevi, explevit tempora multa*. Par la part qu'il a eue à une découverte qui, plus que toute autre, a préparé l'expansion des Etats-Unis, il s'est acquis un titre sûr à la reconnaissance du peuple américain et l'Etat du Wisconsin n'a jamais été plus noblement inspiré que lorsque, invité comme les autres Etats à dresser dans le *National Hall of Statuary* de Washington les statues des deux citoyens dont il s'honore le plus, il arrêta son choix tout d'abord sur ce grand Français qui est en même temps un grand Américain.

Même après Marquette, quelle que soit la distance qui l'en sépare, ne convient-il pas de mentionner encore parmi ces pionniers que nous devons à la France, et particulièrement à son Eglise, un Père Hennepin? Sans doute ce fameux missionnaire, par quelques faiblesses de son humaine nature, tranche un peu sur l'admirable monde religieux au milieu duquel il se place, et, peu fidèle compagnon de La Salle, il ne peut pas nous inspirer tout à fait la même sympathie que le Père Marquette, féal compagnon de Joliet, mais il n'en occupe pas moins une place considérable dans l'histoire des découvertes américaines et, même s'il ne les a pas toujours exactement racontés dans le fallacieux espoir de s'en approprier le profit, il a été au moins associé aux travaux de l'illustre découvreur de la Louisiane, et on peut même dire que, par sa sensationnelle relation de la *Découverte d'un nouveau pays plus grand que l'Europe*, il a contribué plus que tout autre peut-être à préparer cette expansion prodigieuse.

gieuse des Etats-Unis à laquelle le dix-neuvième siècle vient d'assister. D'ailleurs, lors même qu'il n'aurait pour toute distinction que d'avoir été le premier homme de race blanche à repaître ses yeux du spectacle sublime de nos chutes Niagara dans toute leur vierge beauté, il nous semble que ce serait déjà pour lui un titre à rester dans la mémoire des hommes.

Mais il n'y eut pas que les missionnaires qui contribuèrent à ouvrir dans ce nouveau monde les routes par où est passée notre civilisation d'aujourd'hui. L'oeuvre méthodique de l'exploration continue n'était pas, à proprement parler, de leur ressort et, s'ils ne cessèrent jamais d'y coopérer de la plus utile façon, ils abandonnèrent volontiers ce terrestre souci aux innombrables hommes d'action qui pullulaient autour d'eux et qui ne demandaient qu'à employer dans cette direction leur surabondante énergie. Les gouverneurs coloniaux qui présidaient aux destinées de la Nouvelle-France, quelque chrétiens qu'ils fussent, ne pouvaient pas être uniquement préoccupés comme eux d'étendre le royaume de Dieu; ils avaient surtout pour mission d'agrandir le domaine de la France et leur constant programme a été, en effet, de soumettre à l'hégémonie de leur prince une portion tous les jours plus large d'un continent dont ils n'avaient pas de peine à prévoir le brillant avenir. Or, pour accomplir cet objet, ils ne pouvaient se contenter d'évangélistes pacifiques; ils avaient besoin d'émissaires sachant allier à l'habileté du diplomate la bravoure du guerrier, ils avaient surtout besoin d'hommes en état de s'employer totalement à cette tâche nécessaire. Et ces professionnels de l'exploration, ces hérauts de l'expansion française, il les trouvèrent à point dans la légion de coureurs des bois qu'avaient fait naître dès le début de la Nouvelle-France la passion du grand air, l'ivresse de la liberté et, aussi, faut-il le dire, l'attrait de commerce des fourrures. Après s'être légitimement inquiétés de ce penchant dangereux qui, au péril de leur propre civilisation, entraînait tant de jeunes gens vers les bois et vers la vie sauvage, et qui privait la colonie d'un si grand nombre de bras parmi les plus robustes et les plus

fermes, les autorités crurent que, si elles ne le pouvaient réprimer, elles le pourraient du moins canaliser, dans le plus grand intérêt de la France, vers les explorations et vers les découvertes. Et l'événement leur a donné magnifiquement raison. Si, en aussi peu de temps, toutes les grandes voies qui sillonnent aujourd'hui l'Amérique ont pu être démêlées à travers les broussailles presque impénétrables d'un immense pays totalement inconnu, c'est à la persévérante et infatigable armée des coureurs des bois canadiens qu'on le doit. Ils furent rudes souvent et, vivant la plupart du temps en marge du monde civilisé, ils avaient peut-être perdu un peu trop de la politesse raffinée naturelle à leur race, mais nous aurions quand même mauvaise grâce à leur marchander notre admiration, et aussi notre gratitude, en face des très grandes choses qu'ils ont aidé à accomplir.

Pendant toute la tourbe des coureurs des bois, malgré leur téméraire audace, n'aurait fait que gaspiller leurs efforts et n'aurait jamais produit de résultats sérieux sans quelques grands chefs qui ont paru de temps à autre et qui ont eu le génie d'utiliser pour une fin déterminée ou pour le service d'une idée leurs admirables qualités de courage et d'endurance. Ces grands chefs, qui n'étaient eux-mêmes que des coureurs des bois d'une plus grande envergure et d'une force d'âme supérieure, nous les connaissons tous. Ce sont les Jean Nicolet, les Radisson, les Groseilliers, les Nicolas Perrot, les Dulhut, les Joliet, les La Salle, les Lamothe-Cadillac, les Tonty, les Bienville, les La Vérendrye et les Le Gardeur de Saint-Pierre, toute la lignée enfin des héroïques explorateurs dont les noms auréolés de légende brillent avec un éclat si vif au fronton de notre histoire et dont l'oeuvre grandiose fait partie du patrimoine américain autant que de celui de la France.

Il serait trop long de dire la part de chacun d'entre eux dans cette merveilleuse épopée de plus d'un siècle qui a finalement transformé en un vivant foyer de civilisation tout un vaste désert de 4,000 milles de large où ne rôdaient auparavant que quelques milliers de barbares nomades. Nous ne pouvons que passer rapidement en revue

les étapes principales de la pénétration progressive à laquelle ils ont tous collaboré à des degrés divers.

Une part notable de l'attention des découvreurs français, aux XVII^e et XVIII^e siècles, a sans doute été dirigée vers le bassin de la baie d'Hudson et l'on ne saurait attacher trop d'importance dans l'histoire des découvertes au voyage d'un Père Albanel, aux courses septentrionales d'un Esprit Radisson et à l'expédition d'un chevalier de Troyes, mais il n'en reste pas moins que la plupart des grands explorateurs qui, dans cette rude carrière, ont illustré le nom français sur ce continent, n'ont jamais cessé de tourner autour du fleuve Mississippi comme autour d'un pivot central et ont eu par conséquent pour théâtre de leurs étonnantes activités l'actuel territoire américain.

Dès les premiers temps, par le moyen des Indiens qui les entouraient et qu'une sorte de télégraphie primitive reliait aux tribus même les plus éloignées, les Français savaient au moins confusément qu'il coulait quelque part vers le sud un fleuve comme l'on n'en avait jamais vu de pareil, par la largeur de ses eaux et par la longueur de son cours, et que ce fleuve géant, après avoir arrosé des plaines immenses et d'une fécondité inouïe, s'allait finalement déverser dans la Mer Vermeille. Et dès les premiers temps aussi, parmi les voyageurs français friands d'inconnu et non moins passionnés pour la gloire, il n'y en eut pas un dont le cœur ambitieux ne fût pas travaillé du désir de découvrir le premier cette mystérieuse nappe d'eau qui hantait tous leurs rêves.

Ce fut sans aucun doute pour obéir à cette hantise que, dès 1635, Jean Nicolet, déviant du cours habituel de ses expéditions vers les pays plus au nord, se résolut à visiter la partie méridionale des Grands Lacs. De tâtonnements en tâtonnements à travers cette région qui n'avait jamais été explorée, et après avoir pagayé près de quatre cents lieues, il finissait par atterrir au Portage des Renards. Il avait découvert le Wisconsin, ce qui devait déjà suffire à sa gloire, mais il n'avait pas atteint l'objectif même qu'il s'était proposé. Lorsqu'il dut rebrousser chemin, croyant que d'aller plus loin avec ses seules

forces c'eût été tenter Dieu, plusieurs jours de marche le séparaient encore de la grande rivière que les Sauvages appelaient *le Père des eaux*.

Plus tard, en 1664, c'est Esprit Radisson et son beau-frère Chouart des Groseilliers qui se détournent à leur tour de la baie d'Hudson, et qui pénètrent hardiment dans le bassin des Grands Lacs. Ont-ils vraiment été les premiers à mirer leur regard dans l'onde du fleuve tant cherché et "la rivière qui se partage en deux" dont ils parlent dans leurs relations malheureusement peu claires, est-elle vraiment le Mississippi? Nous ne pourrions probablement jamais le savoir et il est au moins permis d'en douter, mais ils paraissent avoir connu de l'Ouest nouveau plus que tous ceux qui les avaient précédés et leur courageuse tentative, quoiqu'elle reste encore enveloppée d'un peu de mystère, mérite assurément d'être enregistrée parmi les étapes importantes de la grande découverte.

C'est à Louis Joliet et au Père Marquette qu'il était réservé, vingt ans plus tard, de découvrir enfin le Mississippi. Il y a peu de dates plus mémorables dans l'histoire de l'Amérique que celle de ce 18 juin 1673 où les deux illustres voyageurs, récompensés soudain des fatigues du plus rude et du plus hasardeux des voyages, débouchèrent face à la Grande Rivière et, pour la première fois, contemplèrent de leurs yeux ravis son majestueux cours. Le sphinx des fleuves avait enfin livré son secret et l'inébranlable volonté de deux hommes, en perçant son mystère, venait d'ouvrir définitivement la route aux Etats-Unis futurs.

Cependant Joliet et Marquette, dans leur longue randonnée de près de 2,500 milles, n'avaient encore fait que reconnaître le Mississippi, ils ne l'avaient pas maîtrisé. Pour compléter l'oeuvre si heureusement commencée, il restait à déterminer son cours et surtout à en situer l'embouchure. Et c'est ce que ne devait pas tarder à accomplir un autre explorateur français, et le plus grand de tous, Robert Cavelier de La Salle.

Entre tous les découvreurs qui ont rivalisé d'énergie, et même de génie, pour édifier pied à pied ce grand pays d'Amérique et qui y ont gagné l'admiration de l'univers, le plus glorieux est sans contredit La Salle et il n'y a personne tant soit peu au courant de sa prodigieuse existence qui ne soit prêt à souscrire au jugement si plein d'autorité que Georges Bancroft a porté sur lui en ces termes :

« For force of will and vast conceptions, for various knowledge and quick adaptation of his genius to untried circumstances; for a sublime magnanimity that resigned itself to the will of Heaven, and yet triumphed over affliction by energy of purpose and unfaltering hope, — this daring adventurer had no superior among his countrymen. »

Si la véritable grandeur consiste, comme nous le croyons, à penser hautement, à vouloir fortement et à agir fermement, Henri de Tonty, dit Bras-de-fer, n'a certes pas exagéré lorsqu'il a écrit de Cavalier de La Salle, son chef respecté, qu'il était l'un des plus grands hommes de son âge. Nous ne connaissons pas d'exemple en effet d'un homme qui, ayant conçu une grande idée, s'y soit voué avec une détermination plus obstinée et ait dépensé autant d'intelligence et de courage pour en assurer coûte que coûte la réalisation.

Pour n'avoir jamais reculé devant les invraisemblables obstacles qu'une constante infortune accumulait sur sa route, pour ne s'être jamais laissé abattre par le découragement, alors même que son oeuvre eût apparu à tout autre irrémédiablement compromise, pour n'avoir jamais désespéré de lui-même un seul instant au milieu des pires déboires et jusque de la trahison, il fallait non seulement que La Salle fût doué d'une volonté surhumaine et d'un coeur de lion, mais surtout qu'il eût une vision bien nette et bien haute de la tâche qui lui était dévolue. Cette vision supérieure, on le sait, était la fondation d'un grand empire de la France dans le coeur même de l'Amérique. Son génie la lui a fait entrevoir dès les premiers jours de son arrivée sur le sol du Nouveau-Monde et à partir du moment où elle fut entrée dans son coeur en même temps que dans son cerveau,

elle n'en sortit jamais. Que l'on examine tous les actes de la vie de La Salle après son premier débarquement à Ville-Marie, et l'on verra que tous ils procèdent de cette unique pensée, que tous ils tendent vers cet unique objet: la prise de possession de l'Ouest. Si, en 1669, il remet déjà aux seigneurs de Montréal son fief de Lachine où il s'est d'abord attardé, c'est évidemment qu'il vient d'avoir l'illumination subite d'un autre horizon plus large qui le sollicite, qui l'appelle, et qu'il est impatient de se délivrer de cette entrave. Si, en octobre de la même année, il se sépare des Sulpiciens Galinée et Dollier de Casson et, après avoir feint de retourner à Montréal, s'engage seul dans une première expédition de reconnaissance du côté de l'Ohio, c'est parce qu'il n'entend pas dévier de la poursuite du seul rêve qui l'occupe et aussi parce qu'il ne souffrirait pas que personne touchât avant lui au but convoité. Si, en 1674, il afferme le fort Frontenac, ce n'est pas, comme ses ennemis le croient ou le disent, dans le but immédiat de s'y enrichir par le moyen de la traite, mais afin d'y asseoir la base des grandes opérations qu'il projette et d'y assembler les ressources nécessaires à sa coûteuse entreprise. Si, en 1679 enfin, avec cette superbe audace qui en fait le plus pittoresque en même temps que le plus génial de nos grands aventuriers, il lance sur les eaux du lac Erié *le Griffon*, ce navire à jamais légendaire que la piété du souvenir n'hésite pas à placer dans l'histoire à côté du *Mayflower* des Pilgrims, ce n'est pas principalement, comme on l'a dit, parce que, dans une sorte de vision prophétique, il a entrevu le formidable avenir de la navigation des Grands Lacs et y veut préluder; c'est que, comptant sans la tempête qui brisera bientôt son espoir, il rêve d'apporter plus aisément jusqu'aux portes mêmes de l'Ouest, à force de voiles, les marchandises et les provisions nécessaires à la seule oeuvre qui occupe sa pensée.

Enfin, en un jour d'avril de 1682, l'obstiné Normand, qui, plus que tout autre, semble avoir mérité l'appellation du poète: *vir propositi tenax*, croit avoir touché à la réalisation de son rêve. Après le plus long et le plus difficultueux des voyages, semé de dangers de toutes

sortes et entravé à tout instant par la désertion et par la tricherie de ses hommes, il atteint les bouches du Mississippi et il a l'émotion suprême de sentir son visage fouetté par l'air salin de cette même mer du Mexique qui devait seule borner son empire. Et, presque seul, dans une cérémonie qui n'a pour témoins en ce désert qu'une poignée de coureurs des bois illettrés, mais qui n'en revêt que plus de solennité et n'en est que plus auguste aux yeux de l'histoire, il prend possession de ce nouveau pays qu'il vient de conquérir pacifiquement, mais au prix de tant de labeurs et que, du nom du roi, son maître, il appelle la Louisiane.

Mais, si l'empire attendu est enfin découvert, il n'est pas encore établi et c'est à quoi La Salle doit maintenant employer le reste de ses forces. La fortune malheureusement ne lui réservait pas cette joie. L'on sait à quelles difficultés sans cesse renaissantes il se heurta encore pendant plusieurs années avant d'obtenir du roi Louis XIV un assentiment définitif à ses projets ambitieux et l'on sait surtout comment, égaré dans les savanes du Texas par une malveillance jalouse, il y périt, le 19 mars 1687, traîtreusement assassiné par quelques-uns des sinistres compagnons que la nécessité l'obligeait de traîner à sa suite. Quelqu'un a dit qu'il manquera toujours quelque chose à la plus belle vie qui ne finit pas sur l'échafaud ou sur un champ de bataille. Cette consécration suprême La Salle l'aura obtenue. Il est véritablement mort sur un champ de bataille, le champ de bataille à jamais glorieux où la civilisation a finalement conquis la barbarie.

Une fois le Mississippi découvert, reconnu et délimité, les explorateurs canadiens ne crurent cependant pas leur mission terminée. Par tous les sentiers qui convergeaient vers cette artère principale de la circulation dans le Nouveau-Monde, ils s'échappèrent des deux côtés à la fois, vers l'ouest et vers l'est, afin de compléter autant que possible la main-mise de la France sur toute la vallée. Et, de fait, il n'est presque pas de coin où ils n'aient pas déployé les fleurs de lis, depuis la Louisiane que d'Iberville, en digne héritier de La Salle,

releva vers 1698 et laissa, à sa mort en 1706, aux mains jeunes, mais fermes déjà, de son frère Bienville, jusqu'au Dakota et au Montana où Lesueur et plus tard La Vérendrye et Le Gardeur de Saint-Pierre ont marqué l'empreinte indélébile de leurs pas. De cette véritable ubiquité nous avons un indice frappant dans la surabondance de noms français dont est parsemée sur tous ses points la carte des Etats-Unis. Dans son bel et généreux ouvrage *The French in the heart of America*, M. John Finley est amené à expliquer pourquoi le souvenir français a exercé sur son esprit une telle emprise et il écrit ces lignes :

« The Divine River », discovered by the French, ran near the place of my birth. My county was that of « La Salle », a division of the land of the Illinois, « the land of men ». The fort at the Rock, Saint-Louis, built by La Salle and Tonty, were only a few miles distant. A little farther, a town, Marquette, stands near the place where the French priest and explorer, Père Marquette ministered to the Indians. Up-stream, a busy city keeps the name of Joliet on the lips of thousands, though the brave explorer would not recognize it as his own; and below, the new-made Hennepin canal makes a shorter course to the Mississippi than that which leads by the ruins of La Salle's Fort Crevecoeur. It is of such environment that these chapters were suggested and it has been by my love for it, rather than by any profound scholarship, that they have been dictated. »

Dans combien d'autres Etats que ceux du Michigan et de l'Illinois ne retrouverait-on pas de semblables et aussi nombreuses associations du souvenir français avec la vie américaine d'aujourd'hui? Et combien d'autres endroits dont le nom ne trahit plus rien et qui doivent cependant leur origine à une initiative française peut-être oubliée?

Sans doute la Nouvelle-Orléans garde toujours le même culte pieux envers la mémoire de son glorieux fondateur, Jean-Baptiste LeMoyne de Bienville, et Détroit reste toujours fière d'Antoine de Lamothe-Cadillac, ce Chantecler gascon dont la voix claironnante a fait se lever son aurore. Sans doute Saint-Louis se souvient encore qu'elle

est redevable de sa première existence au Français Pierre Laclède, et Milwaukee, dans le Wisconsin, n'a pas davantage hésité à reconnaître sa dette envers le Canadien, Salomon Juneau, son premier citoyen, en dressant sa statue sur une de ses places publiques.

Et il y a encore les villes qui, comme Dubuque dans l'Iowa, Le Sueur dans le Montana, Vincennes dans l'Indiana, Saint-Joseph et Girardeau dans le Missouri, Bourbonnais dans l'Illinois, et Duluth et Faribault dans le Minnesota, ont tenu à associer directement avec leur nom le souvenir des pionniers d'autrefois.

Mais, d'un autre côté, se souvient-on assez à Chicago de Jean-Baptiste Beaubien, le premier blanc qui y dressa son habitation, et, à Saint-Paul, de Vital Guérin, le véritable initiateur de son actuelle prospérité?

Ajoutons que Pierre Méloche à Cleveland, Jean-Baptiste Mallet à Péoria, Michel Ménard à Galveston, Jean-Baptiste Cadot au Sault-Sainte-Marie, Prudent Beaudry à Los Angeles, Jacques Porlier à Green Bay, sont autant de pionniers de race française qui ont donné l'essor à autant de villes devenues aujourd'hui prospères et qui ont mérité mieux que l'oubli où ils restent ensevelis.

L'Etat de New-York lui-même n'a pas le droit d'ignorer qu'il est tout pétri de l'ancienne civilisation française, depuis Ogdensburg qui doit d'exister à la sagesse prévoyante du célèbre et entreprenant abbé Picquet jusqu'à Niagara dont le premier établissement remonte au marquis de Denonville en 1688, tout le long enfin de ce lac Erié qui, pendant tant d'années, a peut-être été le théâtre le plus animé de l'activité de la France.

L'éminent ambassadeur français à Washington, M. J.-J. Jusserand, ayant un jour à célébrer un événement glorieux pour la France dans un pays que le sort des armes lui a fait perdre ensuite, faisait spirituellement observer que ceux de sa race étaient d'ordinaire d'assez habiles semeurs, mais qu'ils étaient le plus souvent de pauvres moissonneurs. En effet, dans cette Amérique où, pendant deux siècles, elle a joué un rôle si éclatant et où elle a étendu si loin sa domina-

tion, la France ne possède plus pour tout territoire que deux modestes îles pour y abriter aux portes de l'Atlantique les barques de ses pêcheurs. Ce qu'elle a semé si laborieusement, ce qu'elle a arrosé si largement des sueurs et même du sang d'un grand nombre de ses enfants, elle ne l'a pas vu germer; ce sont d'autres qui ont récolté après elle la moisson riche et féconde qu'elle s'était promise. De l'immense effort qu'elle a fourni en cette partie du globe il ne lui reste qu'une double satisfaction qui suffit d'ailleurs à contenter son cœur éminemment généreux; d'abord la satisfaction de savoir que si son oeuvre ne lui a pas profité à elle-même, elle n'a cependant pas été vaine pour l'humanité, et ensuite la satisfaction de sentir que, moralement du moins, elle n'est pas disparue et ne disparaîtra probablement jamais de cette terre qui garde l'ineffaçable empreinte de son génie et qui reste imprégnée de son impérissable parfum.

*Quo semel est imbuta recens, servabit odorem
Testa diu.*

Parce que l'objet avoué du présent article était de faire une sorte de relevé des dettes qui engagent la fière civilisation américaine d'aujourd'hui envers la civilisation française, peut-être s'est-on attendu surtout à ce que nous rappelions, même avec quelque insistance, cette dette mémorable entre toutes qu'a créée la participation de la France à l'Indépendance des Etats-Unis.

Peut-être s'attendait-on aussi à l'évocation d'une dette d'un autre genre, mais non moins sacrée, celle contractée par l'Eglise catholique des Etats-Unis envers les centaines et les centaines de prêtres de France qui, au temps de sa pénible enfance, et jusque assez avant dans le XIXe siècle, ont été ses principaux, souvent même ses uniques soutiens et lui ont prêté l'inappréciable concours de leur dévouement.

Ni le peuple des Etats-Unis n'oublie la première de ces dettes,—

il l'a prouvé noblement en 1917, — ni les catholiques américains ne sont près d'oublier la seconde.

Mais la grande dette historique, la dette primordiale des Etats-Unis envers la France que nous nous sommes uniquement proposé de signaler, était simplement ce que nous appelons sa dette géographique.

Dans la ville de Buffalo, sur le fronton du superbe édifice dont une association de fervents amis de l'histoire a voulu faire un temple du souvenir, on lisait il y a quelques années, et on lit sans doute encore, l'inscription suivante: *Neh-Ko, Ga-Gis-Dah-Yen-Duck*. Ces quelques mots de la vieille langue des anciens Senecas se traduisent ainsi: « Other council-fires were here before ours ». Nous ne connaissons pas d'avertissement plus opportun à donner aux peuples comme aux individus trop portés à oublier qu'ils ne doivent pas tout à eux-mêmes et qu'ils ont eu des devanciers. Jamais l'on ne méditera trop cette pensée profonde du philosophe Auguste Comte, que l'humanité se compose beaucoup plus de morts que de vivants. Les Etats-Unis ne se composent pas seulement des cent millions d'Américains qui, par la vertu de leur travail et par l'apport de leurs intelligences, font leur admirable force présente, ils se composent aussi des milliers de Français, missionnaires, explorateurs, soldats ou traiteurs, qui, il y a deux cents ans, il y a trois cents ans, en ont laborieusement tracé la carte et en ont jusqu'à un certain point planté les fondations. « Other council-fires were here before ours. »

Aegidius Fauteux